

Sarajevo n'est pas Beyrouth.

Que ceux pour qui cela est une évidence m'en excusent, mais Sarajevo n'est pas une ville en guerre, dans laquelle s'opposeraient des factions rivales et pareillement armées (même si la situation pourrissant, certains phénomènes de "gangs" se développent). Sarajevo est une ville assiégée par des Serbes nationalistes que l'on appelle "Tchetniks" pour ne pas les confondre avec les Serbes qui continuent d'habiter en harmonie avec les Croates et les Musulmans de la capitale bosniaque.

La ville oblongue s'étale sur près de dix kilomètres. La plupart de ses quartiers périphériques sont tombés aux mains des Tchetniks qui en ont pillé les maisons et chassé les habitants, aujourd'hui réfugiés dans leur propre ville. Sarajevo est une ville encaissée, entourée de collines ; qui sont elles aussi presque toutes occupées par les Tchetniks. Depuis ces collines, depuis certains immeubles des quartiers occupés, les miliciens serbes tirent sur la ville. Les snipers sont, quant à eux, payés pour faire des "cartons" sur les habitants ou les animaux qui s'attardent dans la lunette de leur fusil. Les hommes et les femmes qui tombent sous ces fusils ou sous ces balles ne sont pas des soldats : ils sont méthodiquement assassinés par des criminels.

L'Université de Sarajevo a été fondée juste après la Seconde Guerre mondiale. Avec la Faculté de Zenica, qui lui est

rattachée, elle comptait avant le siège 1 500 enseignants et plus de 30 000 étudiants, venus de Bosnie mais aussi d'autres républiques d'ex-Yougoslavie. Aujourd'hui, le nombre d'étudiants est de 7 000 contre moins de 800 professeurs. L'Université est divisée en 24 facultés dont aucun bâtiment n'a été épargné. Dix d'entre eux sont entièrement ou partiellement détruits, certains sont maintenant en zone occupée par les Tchetsniks et ont été pillés, d'autres sont situés juste sur la ligne de front. De la Bibliothèque nationale et universitaire et de ses huit millions de volumes, parmi lesquels des incunables uniques et des ouvrages inestimables, il ne reste que les murs calcinés. Tout manque pour étudier et enseigner : les revues spécialisées n'arrivent plus, les chercheurs sont coupés du reste du monde, les stocks de fournitures sont épuisés depuis longtemps.

En dépit de tout cela, l'Université se bat pour continuer de fonctionner. Les facultés centrales en hébergent d'autres quelques heures par semaine, et si les cours sont interrompus, les professeurs font toujours passer des examens. Ainsi, près de 50 000 examens ont été organisés depuis le début de la guerre, 5 000 étudiants ont obtenu leur diplôme de second cycle et 20 doctorats ont été délivrés. Une étudiante nous a raconté comment elle avait dû monter une opération-commando avec certains amis, pour aller récupérer dans sa faculté des documents nécessaires à l'achèvement de sa thèse !

Ce qui compte aujourd'hui pour les étudiants de Sarajevo, c'est de savoir s'ils auront un futur qui ne soit pas simplement un futur biologique. En d'autres termes, s'ils auront, le siège levé, la possibilité de vivre et de s'épanouir comme être humain qui lit, réfléchit, travaille, etc. L'idée qu'on est en train de les contraindre à ne se soucier que de nourriture, l'idée que l'Europe les considère comme des membres de "tribus" leur est insupportable. Les garçons, quelle que soit leur nationalité, sont affectés à la défense de la ville au sein de l'Armée Bosniaque, qui ne comprend pas que des Musulmans (il est absurde d'employer le terme "forces musulmanes" comme on le lit trop souvent). Ils passent de deux à dix jours sur le "front", dans le froid de tranchées qui ne sont parfois situées qu'à quelques centaines de mètres du centre ville, puis rentrent chez eux, aident leurs parents à aller chercher de

l'eau ou du bois, et là seulement, s'efforcent de réviser leurs examens à la lueur de méchantes lampes à huile (une mèche dans un verre d'huile alimentaire donnée par l'aide humanitaire).

Les étudiants sont nombreux à avoir perdu confiance dans la capacité de l'Université à leur délivrer une formation de qualité et à leur garantir un avenir. Ils cherchent à quitter Sarajevo par tous les moyens. Or une telle "fuite des cerveaux", alliée à l'afflux de réfugiés venus de Bosnie orientale, risque de modifier durablement la structure sociale de la ville, qui perdrait son caractère multiculturel. En revanche, autour d'une capitale qui conserverait son rang de capitale culturelle et universitaire pourrait se reconstituer une "petite Bosnie" tolérante et pluriethnique face à la grande Serbie et à la grande Croatie que les médiateurs internationaux contribuent à créer. En outre, une des missions de l'Université doit être de promouvoir des valeurs de respect des cultures, et l'on peut espérer encourager une reprise du dialogue entre les universitaires des républiques d'ex-Yougoslavie, et enrayer ainsi la machine de guerre.

Paris, octobre 1993

Le programme d'Étudiants pour Sarajevo : Lancé à Lyon au début de l'année 1993, le mouvement est parti de l'idée de jumeler un lycée lyonnais avec un lycée de Sarajevo.

Aujourd'hui représenté dans plusieurs pays d'Europe, son objectif est d'ouvrir un "corridor pédagogique" entre l'Europe et les régions touchées par le conflit. Il s'agit de créer des liens durables et personnels entre communautés universitaires.

"Etudiants pour Sarajevo", BP 1173, 69201 Lyon Cedex 01, Tél. 33-78-28-22-63 Fax 33-78-29-59-48.